

Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 31 (2004)
Heft: 6

Artikel: Histoire de Noël : le jour où l'enfant Jésus est mort...
Autor: Hammel, Hanspeter
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-912223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les lumières de Noël transfigurent les maisons et font briller les yeux des enfants.

Le jour où l'enfant Jésus est mort...

*En ce qui me concerne,
l'enfant Jésus est mort le jour
de Noël 1958.*

MINU

TÔT LE MATIN DÉJÀ, nous ressentions cette excitation de l'attente du grand événement de la soirée, ces papillons dans l'estomac que seuls connaissent les enfants – ceux qui croient sans l'ombre d'un doute au miraculeux enfant Jésus.

Ces enfants lui écrivent des lettres sur du papier orné de motifs de Noël et, avant de s'endormir, se dépêchent de formuler quelques souhaits en direction du ciel.

Mes parents étaient des fanas de Noël, qui transformaient le mois de décembre en une période magique pleine de mystères. La porte de la chambre à coucher était fermée à clé – et brièvement entrouverte pour que nous puissions jeter un coup d'œil sur les paquets entassés en haut de l'armoire, ce qui contri-

buaît à faire monter la fièvre de l'attente.

Bien entendu, chaque membre de la famille avait son calendrier de l'Avent personnel, obligatoirement orné de paillettes argentées. Les paysages enneigés peuplés de petits nains, de chevreuils et d'arbres de Noël dans la forêt hivernale devaient absolument scintiller et briller. Chaque jour, à notre retour de l'école, nous étions accueillis par une étoile qui illuminait la fenêtre du salon. A cette époque on en trouvait à toutes les fenêtres suisses. Cela se passait avant l'apparition des sapins illuminés dans les jardins et avant que les villes se transforment en Disneyland grâce aux guirlandes d'ampoules électriques et aux Pères Noël de néon.

Sur le calendrier de l'Avent, la fenêtre portant le numéro 24 était toujours la plus grande et la plus mystérieuse. «Mais ne l'ouvrez surtout pas avant le 24!» nous répétaient les grandes personnes. «Les petits curieux qui essaieront de découvrir avant ce jour ce qu'il y a derrière la fenêtre seront bien punis, car il n'y aura plus de magie...»

Alors, nous attendions jusqu'à ce merveilleux matin du 24 décembre. On ouvrait enfin la dernière fenêtre – et l'apparition de la Sainte Famille sous le sapin de Noël couvert de neige faisait encore monter l'excitation d'un cran.

Mais cette année-là, ce n'était pas la même chose. Une semaine avant, Rosie, ma copine d'école, avait commencé à me casser les pieds : «Enfin, on n'est plus des gamins ! Il ne se passera rien quand tu ouvriras cette fenêtre...»

«A 8 ans, on est encore des gamins», lui répliquais-je avec obstination.

«Oui, vous, les garçons, peut-être. Vous êtes bêtes et vantards. Mais nous les filles, on est plus avancées. Moi, j'ai déjà ouvert la dernière fenêtre et il ne s'est rien passé.»

Ma curiosité était piquée : «Et qu'est-ce que tu as vu ?»

«Comme d'habitude : la crèche et l'âne et la Vierge Marie et...»

Je me suis laissé convaincre par Rosie et j'ai ouvert très soigneusement le petite fenêtre de carton. Juste un peu – pour pouvoir

la refermer tout de suite. Mais cela a suffi: j'ai vu l'enfant Jésus dans sa crèche... j'ai vu la lumière rayonnante – et j'ai été tout à coup rempli d'une grande tristesse.

Je me suis empressé de refermer le clapet, comme pour abolir mon geste, mais rien à faire. Mon cœur était lourd et la joie ne brillait plus sur les journées d'attente. En plus, Rosie m'avait pris à part pour une autre révélation: «L'histoire de l'enfant Jésus et des cadeaux, c'est comme le lapin de Pâques et saint Nicolas: c'est des contes pour les bébés. Ce serait le moment que tu t'en aperçoives – après tout, tu n'es plus un gamin.»

C'est à ce moment-là que l'enfant Jésus est mort en moi, avec tous ses merveilleux mystères.

Je me traînais comme une âme en peine, suscitant l'inquiétude de ma mère: «Tu ne vas pas me faire une maladie...»

Elle ne savait pas que j'étais entré par effraction dans le pays des mystères et que la magie s'était enfuie.

Ce matin-là, lorsque j'ouvris la grande fenêtre du calendrier en présence de mes parents, je jouai la surprise et la joie: «Oh, regardez, la Sainte Famille! Comme c'est joli!» Mais au fond de moi-même, je pleurais. Je venais de vivre ma première désillusion.

Bientôt commencèrent les grands préparatifs de la fête. Pour la sixième fois, mon père promettait de rentrer directement du travail à la maison, à 8 heures et demie. Il était conducteur de tram et parlait souvent de ces trajets du soir de Noël. «C'est une drôle d'impression. Tu es dans ta caisse – à midi, c'est la ruée: en ville, des gens chargés de paquets courent en tout sens; certains te demandent où ils peuvent encore acheter une pointe pour décorer l'arbre de Noël. Et tout à coup, l'agitation prend fin. Les rues deviennent silencieuses – aux fenêtres, tu vois s'allumer les premières bougies sur les sapins. Tu traverses une ville enchantée. Parfois, une ou deux vieilles personnes montent dans le tram, parce qu'elles ne veulent pas rester seules cette nuit-là...»

Pendant que Papa travaillait, Maman préparait le salon. Pour commencer, elle bouchait le trou de la serrure à la cire: «Gare à vous si vous guignez! vous ferez s'envoler l'enfant Jésus», nous criait-elle. Puis: «Avez-vous fini les cintres pour Tante Nelly?» La seule chose que je n'aimais pas pendant cette période de l'Avent, c'était la corvée de bricolage – l'horreur pour un maladroit comme moi. Mes tantes et oncles recevaient

d'horribles assiettes de bois peintes, des porte-rouleaux de papier WC et des porte-clés décorés, dont la remarque maternelle «Fait main!», proférée avec fierté, ne suffisait pas à excuser la hideur. Mais la parenté acceptait stoïquement les cintres décorés, se jetait des coups d'œil compréhensifs et nous embrassait en disant: «Il y a longtemps que j'en voulais un!»

Pour nous les enfants, la poésie de Noël et le concert de flûtes douces constituaient l'épreuve correspondante et l'étape obligée vers la distribution des cadeaux. Debout devant le sapin, nous débitions les strophes apprises à grand-peine, jetant des regards fiévreux sur la pile des cadeaux pour voir si les skis tant attendus s'y trouvaient. «Pas si vite... tu bafouilles... mets du ton!» nous rappelait la voix maternelle. Oncle Alphonse, qui trouvait que le prélude au repas s'éternisait, sortait en douce sa flasque de sa poche.

Maman tenait à ce qu'elle appelait «une fête traditionnelle». On commençait par chanter. Tous ensemble. La première strophe de Voici Noël était encore passable et arrivés à «Car l'enfant nous est né-é», nous y allions à pleine voix. Mais cela ne durait pas. Le texte devenait toujours plus hésitant, les «la-la-la» toujours plus fréquents et nous n'osions plus nous regarder. Pendant ce temps, Grand-maman du Kemsbergweg ne quittait pas de l'œil sa corbeille de cadeaux et comptait en douce, avant de présenter son constat au moment du repas: «L'année passée, il y avait une bouteille de malaga de plus...»

Après les chants venaient la torture des poésies et du concert de flûtes douces. Enfin, Maman prenait la bible et lisait le récit de Noël, pendant que Tante Irmgard tripotait une bougie en annonçant de sa voix de basse sonore que l'arbre allait bientôt prendre feu. Malgré les efforts de Maman pour hausser le ton et accélérer le récit de Noël, nul ne pouvait ignorer la remarque qui suivait inévitablement: «Une honte, au prix qu'on vous demande pour un arbre de Noël!»

Enfin venait l'amen, puis le souper.

Le menu était lui aussi traditionnel. Pendant toute la journée, l'odeur du petit salé aux haricots secs s'était répandue dans l'appartement; elle faisait partie de Noël comme les senteurs de pâtisseries étaient indissociables de l'Avent.

Après le petit salé venait la crème brûlée, avec les biscuits et les mandarines. Je n'étais pas un inconditionnel du petit salé et, par-

venu à l'âge adulte, je demandai un jour à Maman de passer à la fondue chinoise, alors très en vogue. Mais elle refusa énergiquement: «Jamais de la vie! Ton père serait malheureux sans petit salé le soir de Noël. Cela fait partie de la fête.»

(En fait, après la mort de ma mère, je reçus peu avant Noël un téléphone de mon père: «Nous pourrions peut-être servir autre chose, non? C'était pour faire plaisir à ta mère que je mangeais du petit salé.»)

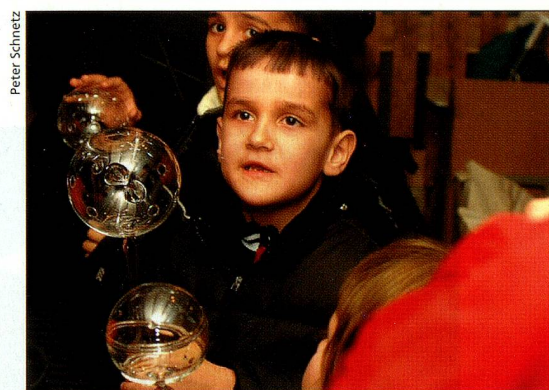
Ce soir de Noël 1958, j'étais donc dans la cuisine, attendant que la clochette sonne dans le salon. Au moment où je me précipiterais dans la chambre, ma mère fermerait la fenêtre et me dirait en souriant: «L'enfant Jésus est passé.»

Les adultes scruteraient mon visage avec attention, pour y retrouver un instant leur enfance. Et il me faudrait faire semblant d'éprouver cette joie enfantine et simple...

J'entendis au loin le son de la clochette.

J'entrai dans la chambre bien chaude – et fus ébloui par les lumières du sapin... 

Hanspeter Hammel, alias –minu, journaliste et auteur de livres, vit à Bâle.



Boules de Noël soufflées par des enfants.